

«VOLT, héros malgré lui»: chien, chat et hamster à la «Croquette de l'Ouest»

►► **DESSIN ANIMÉ** Réputés pour leurs films d'animation cultes (*Le monde de Nemo*, *Cars*, *Toy Story*, *Ratatouille*) les Studios Pixar étaient rachetés par Disney en 2006. Issu de ce mariage à risques, *Volt* a bénéficié de la présence de John Lasseter, ex-Pixar, qui dirige les départements de création des deux studios.

Il faudrait faire preuve d'une véritable mauvaise foi pour ne pas fondre devant cet adorable long métrage d'animation. *Volt* (*Bolt* en anglais, les plus attentifs dénicheront l'erreur en cours de film, quand apparaît encore Bolt et non Volt!) raconte l'histoire d'un chien, héros d'une série télévisée, qu'il partage avec la jeune Penny. Elevé à Hollywood, le cabot est certain d'être un super dog habité par des pouvoirs hors du commun, qui lui permettent de sauver sa maîtresse au cours de leurs aventures. Et cela, malgré deux vilains matous qui se moquent de lui. Expédié accidentellement à New York, il ne comprend rien à ce qui lui arrive, clébard subitement maladroit ne sachant même pas où il se trouve. Déterminé à retrouver Penny qu'il croit en danger, il n'a qu'une idée en tête: rentrer à Hollywood. De Charybde en sylla, le chien s'attache de force les services de Mittens, une chatte au caractère de cochon, mais d'une rare lucidité. Elle ne mettra pas long à percer la

naïveté de son compagnon d'aventure et à dissiper ses illusions. Chemin faisant, un hamster enfermé dans une boule les rejoint, fan du héros de la série.

Joyeux happy end – Disney oblige – pour les trois compères, et retour auprès de Penny après une ultime péripétie dans un incendie, réel celui-là.

Séances en 3D

Le must du film est bien dans sa projection en 3D. Du coup, le public affublé de lunettes, voit défiler des images qui lui sautent à la tête, sidérant les plus jeunes qui poussent des cris et des gazouillis. Le spectacle est dans la salle.

Des critiques laissaient entendre que les félinophiles sortiraient fâchés, à cause de remarques désobligeantes sur les chats. Que les amis de ceux-ci se rassurent: certes, la noire féline a une sale tronche, elle déteste les humains qui l'ont abandonnée, mais sa finesse, son ironie, son élégance ne sont jamais prises en faute.



Quant au hamster, il contribue à répandre le message de Disney et Obama réunis: yes we can, qu'on soit pourvu de pouvoirs ou non! Un aspect candide qui n'a guère d'importance face au déferlement d'effets visuels qui soutiennent un film très agréable à voir en famille, toutes générations confondues.

BERNADETTE RICHARD

Pour en savoir davantage sur ces deux films, visitez... www.lqj.ch

«Che» 1^{re} partie: «L'Argentin» de Steven Soderbergh

Icône indétrônable, le Che connaît une gloire posthume qui a fait le tour du monde. En parler plus de vingt ans après son assassinat par les Boliviens entraînés par la CIA (9 octobre 1967), était un vrai défi. Connue pour son parcours atypique, l'Américain Steven Soderbergh (*Erin Brockovich*, *Sexe mensonges et vidéo*, etc.) a choisi une voie austère pour la première partie de sa saga, *Che l'Argentin*: ruptures dans la chronologie, scènes en noir et blanc, pas une once de romantisme. Admiratif de l'homme, Soderbergh, ça ne fait aucun doute. Il ne tait pas pour pourtant les débordements de la révolution, notamment des exécutions de traîtres. Dans de somptueux décors, le film couvre la période 1955, Guevara rencontre Castro, à la marche victorieuse sur La Havane en 1958. Pas de morale anti-impérialiste excessive, des faits qui racontent un médecin guerrillero inscrit dans l'histoire. Spartiate. BR

► WEB

Une expérience canadienne réconcilie Wikipedia et éducation

Avvenir et partage de la connaissance pour les uns, royaume du plagiat et l'opinion mal formulée pour les autres, l'encyclopédie collaborative Wikipedia a une réputation controversée, sulfureuse, spécialement dans le monde de l'éducation.

Or une petite histoire, rapportée par le très fouillé et très actif Framablog, tenu par un professeur de lycée français, montre à quel point des projets pédagogiques pourraient se trouver enrichis, encadrés et davantage formateurs en utilisant Wikipedia, non comme une source, mais comme aboutissement de travaux de recherche.

Tout commence au printemps 2008, à l'Université de Colombie Britannique, au Canada. Jon Beasley-Murray, professeur de littérature latino-américaine, demande à ses

élèves former des groupes qui éditeront des articles sur différents écrivains latino-américains. Ils obtiendront un «A+», la meilleure note possible, si leur article obtient le label «Bon article» de Wikipedia à la fin du semestre.

Qu'est-ce qu'un article de qualité?

Le label «Bon article», signalé par une discrète étoile, est une distinction décernée par un groupe d'internautes aux meilleurs articles de Wikipedia, selon des standards de niveau universitaire.

Or, sur les 2,7 millions d'articles de Wikipedia (en anglais), à peine 0,15% sont de «Bons articles», phase de considération avant de passer «Article qualité». Ce dernier label n'a été attribué qu'à 0,05% des articles..

Les étudiants se sont donc attelés à la tâche, épaulés par la FA-Team, l'équipe de wikipé-

distes chargée de déterminer la qualité des articles.

Plus rigoureux qu'un examen

«Parce que Wikipedia exige que chaque information soit étayée par une référence, ce que les membres de la FA-Team répétaient inlassablement, les étudiants se sont retrouvés forcés de citer leurs sources, raconte Jon Beasley-Murray. Ces sources pas forcément fiables se sont donc retrouvées exposées, ce qui n'aurait pas nécessairement été le cas pour un examen de session.»

«De plus, ajoute-t-il, justement parce que la rédaction sur Wikipedia est un processus de révision permanente, il a été demandé à certains de reprendre leur travail de recherche pour réévaluer leurs sources, pour en trouver de plus fiables avant de reprendre la

rédaction. Par la même occasion le problème des plagiat a été réglé simplement parce que plus personne ne recopiait de passages en les faisant passer pour un produit fini.»

L'un des articles publiés par la classe de Jon Beasley-Murray est aujourd'hui classé «Bon article». C'est l'article sur El Señor Presidente, un roman du Prix Nobel guatémaltèque Miguel Ángel Asturias Il accueille, à lui seul, 60 000 visiteurs par mois. Un peu plus que le mémoire ou travail de session qui ne trouve qu'une poignée de lecteurs avant de finir au fond d'un tiroir ou dans un coin de disque dur.

MATHIEU GRÉGOIRE-RACICOT

Pour en savoir davantage sur l'aventure de Jon Beasley-Murray, visitez... www.lqj.ch

► DVD

Haller... Hilare

Dirigée de la main du maître lui-même, cette compilation de 26 sketches n'a pas pris une ride et nous rappelle un temps où l'humour se jouait des mots avec finesse et subtilité.

Né en 1933 à Genève, Bernard Haller a commencé avec Brel et Devos et obtenu succès et reconnaissance au début des années septante avec ses one man show qui conjuguait habilement cabaret, théâtre, mime, voire chanson. Seule lacune (en est-ce une?) à cette magnifique carrière, le cinéma, qui ne lui aura rien donné de grand, son dernier rôle étant paradoxalement celui de *Minor*, une œuvre loin d'être majeure.

Les bonus

Côté supplément, on redécouvre l'inoubliable guide mul-



tilingue du château de Chillon, la première télévision de 1954, un extrait du désopilant *Je ne sais rien, mais je dirai tout* avec Pierre Richard et les Frères Ennemis, et, cerise sur ce gâteau d'anniversaire, un sermon de 14 minutes donné à la cathédrale de Genève en 2005. Intelligent, pertinent et poilant. De quoi réconcilier les ouailles de toutes les Eglises.

Un absent tout de même, une émission que tous les quardras et quinquas ont encore en tête, *Les aventures du baron de Monflacon*, un feuilleton télévisé où Haller jouait tous les rôles, une série qui marqua à jamais les mômes découvrant un adulte grimaçant imitant la tortue. Une image tatouée à tout jamais dans la rétine. A redécouvrir sans attendre.

PIERRE BROQUET